

qui est pour les indigènes ce que le burnous est pour les Arabes.

Une pointe sur San-Iago, une autre sur <sup>I</sup>Strapuato, et une autre enfin sur une grande et belle ville appelée Silaô, où nous fîmes séjour, nous exténuèrent sans nous permettre d'apercevoir l'armée fantôme.

Là, je fus logé, à une lieue de la ville, dans une hacienda qui pouvait contenir neuf escadrons de cavalerie : l'hacienda de Cerrito, ancien établissement où se traitait le minerai d'argent et qu'avaient achetée deux Français dont je fus l'hôte. Ces Français me parurent vivre en très bonne intelligence avec les libéraux. « Ne croyez pas, nous dirent-ils, un seul instant, que les libéraux soient hostiles aux Français et qu'ils aient envie de se battre avec eux. Ils n'ont qu'un plan : vous fatiguer par des marches continuelles et inutiles, et vous forcer à rentrer à Mexico. Leurs chefs considèrent la France comme la source du progrès et le flambeau de la civilisation ; mais jamais ils n'accepteront le gouvernement réactionnaire et clérical que vous voulez leur imposer. Puisque vous aimez tant votre Labastida, pourquoi l'empereur Napoléon III ne le prend-il pas comme premier ministre ? Il ne tiendrait pas vingt-quatre heures en France. Pourquoi voulez-vous qu'il dure davantage ici ? Quant à Maximilien, on le déteste avant de le connaître, parce qu'on s' imagine que les prêtres seront prépondérants dans son gouvernement. »

Que répondre à ce raisonnement ? Rien, sinon se remettre en selle et s'en aller à Lagos, dans l'espoir de gagner de vitesse les libéraux. Là, le général Bazaine apprit, de source certaine cette fois, que Doblado occupait Aguas-Calientes, grande ville de la province de Zacatecas. Vite, il fallait profiter de ce sourire de la fortune. Le général Bazaine réunit quatre bataillons, trois batteries d'artillerie et mes six escadrons. Il fit laisser les

sacs, les bagages, tout, et le 18 décembre, nous partions de grand matin pour faire dix lieues, arriver au bivouac à six heures du soir et en repartir à une heure du matin, avec l'espoir d'atteindre Aguas-Calientes dans la journée. Mais, dans cette marche de nuit, on vint nous apprendre que deux escadrons de lanciers libéraux, partis de San-Luiz pour rejoindre Doblado, étaient venus donner près de nous, à las Demas, dans un poste occupé par un chef mexicain de nos auxiliaires, Chalvez, à la tête de 800 chevaux. Les lanciers avaient été battus, mais notre marche était éventée, et Doblado avait probablement déguerpi d'Aguas-Calientes. Nous courûmes au plus pressé, à las Demas, où nous trouvâmes une trentaine de cadavres de libéraux et Chalvez qui rentrait, encore tout échauffé de sa poursuite, après avoir détruit ou fait prisonnier le quart de l'effectif des libéraux et capturé une bonne partie de leurs chevaux. Nous restâmes là, toute la journée, sous un vent violent, au milieu d'une poussière aveuglante. Nous allions en repartir, quand on vint dire au général en chef que Doblado venait de rentrer à Aguas-Calientes avec deux bataillons. Renvoyant une partie de ses troupes et ne conservant que ma brigade dite d'avant-garde, qui était plus que suffisante, le général Bazaine marcha sur Aguas-Calientes, où nous arrivâmes le 20 décembre, sans rencontrer, sur la route ou dans la ville, l'ombre d'un ennemi.

Aguas-Calientes est une grande et belle cité d'environ 30,000 âmes. La plupart des habitants l'avaient abandonnée à notre approche, et ceux qui restaient nous accueillirent très fraîchement. Pourtant, comme nous payions tout, rubis sur l'ongle, ils nous fournirent tout ce dont nous avons besoin, pendant la journée que nous passâmes chez eux. Le général Bazaine aurait voulu pousser jusqu'à Zacatecas, le grand centre des mines. Mais on ne peut pas imposer à des troupes, dé-



pourvues de toute espèce de bagages, d'aussi longues marches. La vie n'est pas tenable, quand on est privé de tous les menus objets nécessaires à l'entretien quotidien. Et il fallut se replier sur Lagos. En route, nouvelle alerte et nouvelle marche de nuit causée par le bruit faux d'une halte de Doblado à notre portée. Enfin, après avoir fait étape à une ville qui porte le joli nom d'Incarnacion, nous rentrâmes à Lagos, exténués, fourbus, quoique très intéressés par cette campagne qui nous rappelait nos courses en Algérie, à la poursuite des Arabes.

Pendant ces marches et contremarches, le général Bazaine avait appris la mort de sa première femme, qu'il avait épousée quinze ans auparavant, en Afrique. En arrivant à Lagos, nous apprîmes deux faits d'armes qui s'étaient passés, en notre absence, sur le front des deux divisions françaises et qui prouvaient enfin que cette armée libérale n'était pas un fantôme. La ville de Morelia, chef-lieu de la province de Michoagan, et qui passait pour très hostile à l'intervention, avait été occupée, sur l'ordre du commandant en chef, par le général Marquez, notre fidèle allié, à la tête d'une partie de l'armée auxiliaire. Uraga, qui depuis la mort de Comonfort commandait l'armée libérale, comptant sur les intelligences qu'il entretenait dans la place, vint attaquer Marquez qui se défendit comme un beau diable, mit hors de combat 600 hommes, fit 700 prisonniers, prit 5 obusiers et perdit 45 tués et 65 blessés. Le général Douay, qui se trouvait à proximité, accourut, se mit à la poursuite de l'ennemi, et le colonel Margueritte atteignit, à Zamora, l'arrière-garde d'Uraga qu'il dispersa entièrement.

Un événement tout à fait semblable se passait en même temps à San-Luiz de Potosi, que Méjia avait occupé, le 25 décembre, et où, deux jours après, il avait été attaqué par l'armée libérale, qu'il défait com-

plètement. Nos auxiliaires eurent 50 tués et 65 blessés; mais les libéraux perdirent toute leur artillerie, 850 prisonniers et plus de 600 hommes mis hors de combat. Le général de Castagny entra à San Luiz de Potosi, que Juarez avait abandonné. Le malheureux président faillit même être pris, car, lorsqu'il voulut traverser Monterey, le général libéral Vidauri lui refusa le passage. Mais ce général fut abandonné par ses troupes et dut se réfugier dans le Texas.

En somme, le général Bazaine avait atteint son but. L'armée libérale n'existait plus, et le nouveau commandant en chef venait de faire preuve d'incontestables talents, ainsi que d'une rapidité de conception et d'exécution qui contrastait heureusement avec les lenteurs de son prédécesseur.

Le général Forey avait mis plus de cinq mois et demi pour aller de la Vera-Cruz à Puebla, à travers les contrées les plus riches du Mexique, faisant subir à son armée des privations de toutes sortes. En six semaines, le général Bazaine avait porté cette armée, toujours en haleine, toujours en mouvement, à plus de cent cinquante lieues au nord de Mexico, dans des régions qui offraient relativement peu de ressources; et payant largement ce que nous prenions, sans molester une seule fois l'habitant, nous avions toujours été largement pourvus de tout.

Que faut-il en conclure? Que si le général Bazaine avait précédé le général Forey, au lieu de le remplacer, l'expédition du Mexique eût réussi? Je ne l'oserais pas. Mais en tout cas, l'honneur des armes eût été plus grand, et l'effet produit sur l'ennemi, plus considérable. J'ajouterai que, si le général Forey, au lieu de précéder le général Bazaine, lui avait succédé, l'aventure mexicaine se serait sûrement terminée d'une autre façon; car le général Forey n'eût pas ajouté ses intrigues personnelles à toutes celles qui tourmentaient ce mal-



heureux pays. Il n'eût pas, à coup sûr, laissé derrière lui l'infortuné Maximilien, voué au trépas. Il l'aurait tiré de l'enfer où nous l'avions jeté, eût-il dû pour cela, et afin de sauvegarder à la fois notre responsabilité et l'honneur d'un souverain, faire prisonnier l'empereur et l'emmenner derrière lui, pieds et poings liés.

Mais revenons à notre course dans le Nord. Le général Bazaine s'était réservé l'honneur d'aller faire reconnaître le nouveau régime à Guadalajara, la ville la plus importante du Mexique après Mexico, la seconde capitale du pays. Il emprunta, pour les attribuer à ma brigade, deux bataillons au général de Berthier qui, tombé sérieusement malade, rentra à Mexico. Ce général, un des plus brillants officiers de nos vieux zouaves, venait d'être atteint d'une singulière affection mentale, à la suite d'une de ces violentes insulations si communes au Mexique. Il conservait son intelligence et la mémoire des faits anciens; mais il avait perdu la notion du temps présent. Il lui était impossible de se rappeler où il était, ce qu'il faisait, pourquoi il marchait; il n'y était plus du tout.

De Lagos à Guadalajara nous avons soixante lieues à faire. Nous les franchîmes lestement, sous des pluies abondantes qui gâtaient les routes sablonneuses que nous suivions et rendaient la marche pénible pour l'infanterie. Je n'imposerai pas à mes lecteurs les noms de nos différentes étapes à travers un pays très laid et sans caractère. Celle du 31 décembre à la Venta de Pescueiros fut cependant assez originale. Les soldats baptisèrent leur bivouac le « Camp des lièvres », à cause de la quantité invraisemblable de ces animaux qu'ils rencontrèrent. La brigade entière se gorgea de civet. Le lendemain, 1<sup>er</sup> janvier 1864, à Tépatitlan, nous fûmes rejoints par le colonel Garnier qui remplaçait le général de Berthier dans le commandement de sa brigade, et à qui le général Bazaine réservait le commandement

supérieur de Guadalajara. Nous descendions les pentes du Mexique vers l'océan Pacifique et nous retrouvions des gradins semblables à ceux que nous avons gravis, du côté de l'océan Atlantique. Nous n'étions plus, je crois, qu'à une vingtaine de lieues du Pacifique et sur la limite des Terres-Tempérées et des Terres-Chaudes de ce côté-là. Aussi les plantations de caféiers reparaissaient, et avec elles la flore tropicale. A San-Pedro, bourgade située à une lieue de Guadalajara et composée de maisons de campagne et de villas, nous fîmes un bout de toilette pour entrer, à notre avantage, dans la seconde ville du Mexique.

Guadalajara est une grande ville de cent mille âmes, bâtie sur le même plan que les autres. Elle contient six ou sept belles rues, quelques églises luxueuses, de nombreux couvents solides, abandonnés ou transformés en casernes, et une infinité de masures, construites en briques cuites au soleil, comme les maisons arabes. Ce qui frappe dans cette ville, comme dans les autres, c'est l'état de vétusté et de dégradation des monuments, à peine terminés. Toutes ces villes mexicaines, qui pourraient être fort belles, nous donnent une impression analogue à celle qu'on éprouverait en voyant un jeune homme de vingt-cinq ans déjà flétri par la décrépitude sénile. Autour de Guadalajara, dans un rayon d'une lieue environ, on trouve des jardins, des plantations, puis plus rien, le désert. C'est encore là une chose très frappante, dans le Mexique. On chemine à travers un pays complètement abandonné, dans lequel les routes généralement détériorées attestent seules le passage de l'homme. Pas de maisons, pas de villages, pas de culture. Et puis, tout à coup, on tombe, sans préparation aucune, sur des villes de cinquante, soixante, cent mille âmes. Chez nous, les abords des grandes villes s'annoncent par des centres de population plus ou moins importants, par des maisons de cam-



pagne, des usines, des fermes, des exploitations quelconques, sortes d'organes avant-coureurs de la cité. Au Mexique, rien de semblable : une ville au milieu d'un désert. C'est là, évidemment, le résultat de l'anarchie qui a dévoré si longtemps ce pays. Les villes étaient des refuges contre le brigandage. Tout ce qui n'offrait pas les éléments d'une résistance imposante étant invariablement pillé, razzié, saccagé par les bandits qui opéraient au nom des partis politiques, il fallait chercher la sécurité dans une ville.

Il y a bien les haciendas. Elles sont bâties comme si elles devaient soutenir un siège et ont pour garnison le nombreux personnel de leur exploitation. Mais les haciendas sont rares, et pour les posséder, il faut disposer de nombreux capitaux. Et voilà pourquoi toute cette poussière humaine qui s'éparpille sur un pays civilisé, en le fécondant, se trouve, là-bas, ramassée par petits tas, laissant dans la stérilité une terre bénie qui ne demanderait qu'à produire. Mais que dire de l'incurie et de la lâcheté de toutes ces populations, se laissant terroriser par quelques poignées de misérables que la moindre résistance eût mis en fuite?

Le général Bazaine resta quelques jours à Guadalajara. Il en profita pour organiser l'occupation permanente du vaste territoire qu'il venait de soumettre. Les troupes des deux divisions furent réparties en garnison dans les principales villes. Le général Douay prit le commandement supérieur de la contrée, grande comme la moitié de la France, où nous venions de jeter les mailles de fer de notre occupation. Puis, avec précipitation, le commandant en chef, toujours suivi de ma brigade, reprit le chemin de Mexico, où l'appelaient des soins urgents.

Le triumvirat gouvernemental était plus difficile à pacifier qu'une province, et l'archevêque Labastida nous donnait, pour le moins, autant de fil à retordre

que le président Juarez. La question des biens du clergé s'était envenimée, et le conflit était passé à l'état aigu. L'archevêque, en prenant la direction de la Justice et de l'Intérieur, avait commencé par déclarer qu'il ne reconnaissait point le décret qui avait sécularisé les biens du clergé; qu'il considérait comme nuls et nonavenus tous les contrats de vente ou de location passés à la suite de ce décret, et que, disponibles ou non, tous les biens ecclésiastiques devaient être restitués à leur légitime propriétaire. Les généraux Almonte et Salas avaient blâmé cette attitude et avaient supplié leur collègue d'y renoncer, pour laisser au futur empereur la solution de cette difficulté si grave. Et, comme l'archevêque refusait, ils prirent un arrêté annulant sa décision. Alors, l'entêté prélat, sans donner sa démission, s'abstint de paraître aux séances du triumvirat, protestant par son abstention contre les actes de ses collègues et se réservant un moyen d'en contester la légalité. En même temps, comme cette opposition muette ne lui semblait pas suffisante, il rallia les évêques qui dépendaient de lui, et sept évêques, d'accord avec leur métropolitain, menacèrent d'excommunication majeure tous ceux qui obéiraient aux décrets de sécularisation. Nous étions dans de beaux draps, car nous faisons partie, nous autres Français, du troupeau sur lequel grondaient ces foudres. Enfin, Mgr Labastida en était arrivé à faire à l'intervention une guerre acharnée et clandestine, à comploter un appel aux armes et un soulèvement général contre les libéraux, y compris les Français. Le tribunal suprême de Mexico, cédant à la contagion, s'était rangé du côté de l'archevêque, contre Almonte et Salas, qui, désespérant de venir à bout de tous ces enragés, pressaient le retour du général en chef. Tant et si bien qu'un beau dimanche matin, à Guadalajara, l'armée française apprit qu'elle venait d'être excommuniée.



Cela ne nous empêcha pas d'assister au service divin. Mais, à Mexico, les choses faillirent se gâter, et on vit le moment où les canons de nos batteries allaient tourner leurs gueules vers la cathédrale, pour enfoncer les portes qu'on fermait devant nous. Le général Bazaine avait répondu à cette sentence d'excommunication en destituant l'archevêque, et, rentré à Mexico, il allait bientôt se résoudre à le transformer en martyr, en prenant contre lui un arrêt d'éloignement.

Le commandant en chef, en sa hâte de remettre un peu d'ordre dans les esprits de la capitale, avant l'arrivée prochaine de l'empereur Maximilien, voulut passer par le plus court pour rentrer, et il s'enfonça dans un massif montagneux que nos grandes voitures mexicaines du convoi eurent toutes les peines du monde à franchir. Il fallut plusieurs fois doubler les attelages, et nous nous amusions à voir dix ou douze mules, enlevées par un seul postillon qui les tenait toutes en main, donner ensemble dans le collier, au bruit d'un sifflement particulier. Au sortir des montagnes, la brigade se butta contre le seul cours d'eau important du Mexique, le Rio-Grande. Nous n'avions pas d'équipage de ponts, et on perdit trois jours avant que l'artillerie eût organisé un passage sur cette rivière large et profonde. Par exemple, le pays était magnifique, et, comme le temps était admirable, nous pouvions jouir de ses beautés pittoresques.

Nous passâmes une journée ravissante à suivre les rives du grand lac Chapala, que traverse précisément le Rio-Grande, par lequel ses eaux se déversent dans l'océan Pacifique. La Suisse n'offre rien d'aussi beau que cette immense nappe d'eau claire, dormant sur un plateau élevé, et enchâssée à distance par des montagnes artistiquement découpées qui lui font un cadre splendide. Ce lac est le quartier général d'une quantité prodigieuse d'oiseaux de toute espèce et de toutes gran-

deurs, depuis le canard sauvage jusqu'aux flamants roses et aux grands échassiers. Ce fut une journée de divertissement et de chasse. Le soir, dans toutes les marmites, il y eut des salmis variés, dont le troupière se lécha les doigts. Mon officier d'ordonnance, Nemrod enragé, garnit notre garde-manger pour plusieurs jours, et mon cuisinier, Dargenson, dont l'importance avait grandi avec la mienne et qui, maintenant, était populaire dans toute l'armée, sous son costume de colonel mexicain, nous confectionna des pâtés de grue qui furent proclamés dignes de la table impériale.

Puis, nous retombâmes sur la route suivie précédemment par le général Douay, et qui n'offrait rien d'imprévu. A la Piedad, où nous bivouaquions, le 18 janvier, le général Bazaine décida l'occupation de Zacatécas dont il chargea le général Douay, et qui complétait, au nord du Mexique, notre ligne d'avant-postes, développée sur un front de plus de cent cinquante lieues. Nous repassâmes ensuite par les centres que nous avions déjà visités : Salamanca, Celaya, et le dernier jour de janvier, nous étions à cinquante lieues de Mexico, à Queretaro, ravissante petite ville dont le nom allait devenir si lugubre.

Je vois encore le Cerro, monticule où un drame terrible devait être le dénouement de l'aventure mexicaine. La route de Mexico passe au pied de ce monticule. Nous la suivions, le 1<sup>er</sup> février, en fredonnant gaiement, par le plus beau temps du monde. Cette course vertigineuse était finie, et il était grand temps pour moi qu'elle se terminât; j'étais à bout de forces et si épuisé que je ne pouvais plus supporter les réactions pourtant si douces de nos chevaux arabes. J'avais dû faire toute la route monté sur un cheval mexicain, que j'avais acheté précisément parce qu'il marchait comme glisse un fauteuil.

A Mexico, je repris le commandement dont j'étais



titulaire : celui de la cavalerie du corps expéditionnaire. Cette cavalerie allait être augmentée et portée de huit à seize escadrons, par l'arrivée de renforts venus de France, avec le colonel du Preuil et le lieutenant-colonel Sautereau-Duparc. C'était magnifique pour un général de brigade tout récemment nommé; mais, comme cette cavalerie était répartie dans tout le Mexique, depuis la Vera-Cruz jusqu'à l'extrême Nord, son commandant jouait un rôle plus administratif qu'actif, et il n'était en réalité qu'un inspecteur général, chargé de faire valoir des titres acquis sous d'autres yeux que les siens.

D'ailleurs, rester plus longtemps au Mexique, c'était m'exposer à y rester pour toujours. J'avais vingt-cinq ans de service, dont près de vingt-trois ans passés dans des campagnes actives. J'étais pâle comme un mort, maigre comme un clou, et je ne pouvais plus monter un étage sans suffoquer. Un congé s'imposait. Le général Bazaine me l'offrit, je l'acceptai avec reconnaissance.

Peut-être le commandant en chef était-il guidé, dans sa sollicitude pour ma santé, par l'ambition de posséder mon cuisinier, dont il appréciait fort les talents. Et, sans le savoir, Dargenson me sauva probablement la vie. Il entra, le jour même de mon départ, dans les cuisines du général en chef, qu'il quitta plus tard pour passer au service du nouveau ministre de France à Mexico, M. le marquis de Montholon. Pour en finir tout de suite avec cet artiste culinaire, je dirai qu'à la fin de notre campagne au Mexique, il alla chercher fortune à New-York. Là, j'ai perdu sa trace.

Le marquis de Montholon, qui représentait la France aux États-Unis, avait remplacé, pendant notre campagne du Nord, M. Dubois de Saligny à Mexico, où je le connus assez pour savoir que c'était un homme fort aimable et fort accueillant, marié, aux États-Unis,

à une ravissante Américaine, qui fit de sa maison la plus hospitalière et la plus recherchée de Mexico. En même temps que lui, était arrivé le général d'artillerie nommé en remplacement du « beau de Laumière », tué au siège de Puebla. C'était le général Courtois Roussel d'Urbal; et nul mieux que lui ne justifiait le premier de ces trois noms. Il appartenait à la grande école des officiers d'artillerie du premier Empire : les Sénarmont, les Lariboissière, les Éblé, et venait chercher au Mexique une troisième étoile qu'il méritait déjà.

Toutes mes affaires étant réglées et mon commandement remis au colonel de Lasours, du 1<sup>er</sup> de chasseurs d'Afrique, je quittai Mexico dans les premiers jours de mars. Nous formions une petite colonne, assez nombreuse pour n'avoir rien à craindre des guérillas. Avec moi, rentrait en France le général d'Auvergne, remplacé dans ses fonctions par mon excellent ami le colonel Manèque. Le général revenait sous prétexte de soigner sa santé ébranlée et de guérir définitivement sa jambe, fracturée dans une chute à Orizaba, mais en réalité parce qu'à un régime nouveau il faut des hommes nouveaux, et parce que le général Bazaine avait des habitudes trop dissemblables de celles du maréchal Forey, pour s'accommoder longtemps avec le chef d'état-major de son prédécesseur. D'ailleurs, le général Bazaine possédait un homme de confiance, par l'intermédiaire duquel il traitait toutes les grandes affaires : son aide de camp, le commandant Boyer, le seul peut-être qui connût ses pensées intimes et qui ait su les exprimer complètement et clairement, aussi bien au Mexique que pendant le siège de Metz.

Boyer et Villette, que nous appelions familièrement le « Padre », étaient ses deux seuls confidents. Pauvre Villette ! Devenu lieutenant-colonel, il fit preuve auprès de son chef, devenu le maréchal Bazaine, du plus admirable et du plus infatigable dévouement, dont il ne



fut récompensé que par six mois de prison, pendant lesquels, traité comme un malfaiteur vulgaire, il subit les horreurs et les humiliations de la plus dure captivité.

Nous avons encore avec nous un jeune officier suédois, autorisé à suivre les opérations, attaché au 3<sup>e</sup> de zouaves, et qui venait d'être le héros d'une aventure où il s'était comporté admirablement : M. Erickson. Avec un de ses compatriotes, attaché, lui, au quartier général, il nous avait quittés au mois de décembre, pendant notre campagne du Nord, pour rentrer dans son pays, où il était rappelé.

Arrivés à Queretaro, les deux officiers suédois prirent la diligence qui faisait un service quotidien entre cette ville et Mexico, et qu'escortaient, ce jour-là, neuf soldats français, répartis sur l'impériale et à l'intérieur, pour protéger la valise de la poste, confiée au conducteur. Près d'un petit village appelé la « Soledad », la diligence est attaquée par plus de trois cents guérilleros, dont la première décharge tue raide deux soldats et l'officier suédois, camarade de M. Erickson. Les survivants sautent à bas de la voiture et, s'en servant comme de rempart, se défendent deux heures durant, tuant ou blessant une cinquantaine de bandits. Ils succombent l'un après l'autre dans cette lutte par trop inégale, et Erickson reste seul. « Rendez-vous ! lui crie le chef mexicain. — A quelle condition ? — Donnez vos armes, vous aurez la vie sauve. — Jamais ! plutôt mourir ! » Et, comme il n'avait plus de cartouches, Erickson se dégage, en cassant d'un coup de crosse la tête du bandit le plus rapproché.

Le chef de la guérilla dut faire sonner la charge à ses deux cent cinquante hommes pour en attaquer un seul. Une balle casse le bras gauche d'Erickson, qui est désarmé. Il reçoit un coup de lance dans le flanc, deux coups de sabre sur la tête et un coup de baïon-

nette dans l'aîne. Les Mexicains pillent la voiture et le laissent pour mort sur la place. Pendant la nuit, il se traîne dans une hacienda voisine, où, deux jours après, le recueillit un détachement français. Quand il partit avec nous, il était à peu près guéri, sauf de sa blessure au bras.

Nous refaisons, en sens inverse, toute la route que nous avons suivie pour arriver à Mexico. On s'arrête un jour à Puebla, où commandait le général Brincourt, avec son ancien régiment, le 1<sup>er</sup> de zouaves, passé sous les ordres du colonel Clinchant, le futur gouverneur de Paris, qui m'emmena visiter le théâtre de nos exploits. Tout avait été réparé ; mais on se rendait encore parfaitement compte des obstacles sans nombre que nos admirables soldats avaient dû surmonter.

De Puebla, on se rendit directement à Orizaba, où commandait le général de Maussion, nouvellement promu. Et, le 15 mars, nous arrivions à la Vera-Cruz, où le *Tampico*, assez mauvais marcheur, qui faisait le service avec Saint-Nazaire, se fit attendre quelques jours.

Enfin, nous fîmes route vers la France, avec une première escale de vingt-quatre heures à San-Iago de Cuba, dont nous admirâmes la superbe rade, fermée par un goulet que défendent deux forts croisant leurs feux. C'était le vendredi saint. Les églises étaient pleines, et les femmes avaient arboré leurs plus brillantes toilettes. Nous rencontrâmes là un bataillon espagnol qui allait réprimer une insurrection à Saint-Domingue, et dont les soldats me parurent bien tenus, bien disciplinés. Le bâtiment qui l'amenaît, une grosse frégate, lente, partit douze heures avant nous. Le *Tampico* la rejoignit et la dépassa avant qu'elle eût touché Haïti.

Nous fîmes une seconde escale de vingt-quatre heures à la Martinique, et je revis Fort-de-France, où



deux ans auparavant j'avais failli mourir. Là, je rencontraï mon ami le commandant Colonna d'Ornano, mon compagnon de Laghouat, qui amenait le 2<sup>e</sup> bataillon d'infanterie légère d'Afrique au Mexique, pour garder les Terres-Chaudes. Je savais qu'il accomplirait avec intelligence et dévouement cette tâche dangereuse. Elle lui coûta la vie, car il mourut d'épuisement à bord du navire qui le rapportait, en rade de Mers-el-Kebir.

A Fort-de-France, nous primes avec nous quelques malades convalescents qui venaient de Cayenne. Nous en perdîmes quatre, dont deux officiers, pendant la traversée. Et quatre fois, en pleine mer, à la nuit tombée, nous entendîmes les prières des morts dites par l'aumônier qui, chaque dimanche, nous célébrait la messe sur le pont ! Quatre fois, nous vîmes s'ouvrir le funèbre sabord et se dresser la planche lugubre sur laquelle glissait le corps, enveloppé d'un linceul de toile à voiles et qui descendait tout debout dans les profondeurs de l'Océan, entraîné par le boulet attaché à ses pieds.

A ce moment, le timonier donne un coup de barre, et le vaisseau évite, pour s'éloigner brusquement du cadavre qui, sans cette précaution, pourrait être rencontré par l'hélice. Affaire de convenance, car cette rencontre serait sans inconvénient pour le défunt et pour le navire.

Si, pendant cette traversée, la France perdit quatre de ses enfants, elle en acquit un, car, un beau matin, nous vîmes inoccupée, à la table du déjeuner, la place qu'y tenait d'ordinaire une jeune et jolie créole, dont les vêtements amples nous avaient dissimulé la situation ; et, au dessert, nous apprîmes que la mère et l'enfant se portaient bien. On sabla le champagne à leur santé.

Je me souviens qu'une après-midi de cette traversée, qui dura vingt-huit jours, j'étais appuyé, le menton

dans les deux mains, sur le bastingage, et je laissais errer mes regards sur l'immensité vide. Tout à coup, dans le lointain apparurent deux petites traînées de fumée, oh ! bien légères, pareilles à celle qui s'échappe du bout d'une cigarette, entre deux aspirations. Les fumées grandirent, et bientôt, braquant sa lorgnette sur elles, le commandant me dit : « C'est la *Novara* et la *Thétis*. La *Novara* est une frégate autrichienne qui emporte au Mexique l'empereur Maximilien. La *Thétis* l'escorte. »

Et, tant que je le pus, je regardai de tous mes yeux les deux navires, gros comme deux petites mouches, qui nous croisaient dans le lointain, et dont bientôt la fumée se perdit dans la brume du soir qui tombait. Mais quand mes yeux ne les virent plus, ma pensée les suivait encore, attachée au passage de cet empereur qui ne voulait pas de sa couronne, qu'une femme ardente et captivante avait entraîné malgré lui, et qui partait après s'être jeté aux genoux du Pape et avoir senti sur son front les mains bénissantes de Pie IX. « Pauvre Maximilien ! pensais-je ; que vas-tu faire dans ce pays atroce que je quitte sans regret ; au milieu de ces gens qui s'entre-déchirent depuis plus de quarante ans ; au sein de ces intrigues, alimentées par le fanatisme et la convoitise ; dans cette contrée où les hommes se serrent comme un troupeau dans les villes, pour échapper aux bandits qui rendent les campagnes inhabitables ; dans ce Mexique sans commerce, sans industrie ; dans ce Mexique qu'ont tué ses richesses minières, ne lui laissant plus, comme jadis à l'Espagne, que la guerre civile, comme seule branche possible de l'activité humaine ? Les défenseurs mêmes de ton trône, ces Mexicains qui t'appellent, vont t'abandonner parce que tu ne pourras aller jusqu'au bout de leurs plans rétrogrades. Et cette armée française qui a versé son sang pour te donner une couronne, elle va



jouer vis-à-vis de toi, forcément, le rôle qu'elle jouait, au commencement de ce siècle, vis-à-vis des frères couronnés de notre grand Empereur, pour lesquels nos maréchaux devenaient des rivaux et des adversaires. Si tu parviens à mettre de l'ordre dans ce chaos, de la fortune dans cette misère, de l'union dans ces cœurs, tu seras le plus grand souverain des temps modernes. Mais, hélas! je crains bien que la tâche que tu as entreprise soit au-dessus des forces humaines! Va! pauvre fou! tu regretteras ton beau château de Miramar! »

Le 16 avril, nous débarquions à Saint-Nazaire. Le même soir, je prenais le chemin de fer, et le lendemain, 17, j'étais à Paris.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

## TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

### I. — BOGHAR.

Au pied du mur. — Triste impression. — Un bon Agha. — Les nomades. — Une défection. — Larbâ et Ouled-Nayl. — Gendre et beau-père. — Un convoi. — Les illusions d'un général. — Fausse alerte. — En Smala. . . . . 1

### II. — LAGHOVAT.

Mon blé. — *Sic vos non vobis*. — En expédition. — Nos alliés. — Investissement. — Devant Laghouat. — Sur la brèche. — Ville prise. — Un document. — L'assaut. — Ceux qui se sont distingués. — Les assiégeants. — Funérailles. — Scène pénible. — Chez Pélissier. — Commandant supérieur! — Dialogue. — Un sauveur. — Dénouement. — Mes prisonniers. — Le commerce du Sud. — Mort d'un héros. — Rapports et couriers. — Le bois d'ébène. — Les trafiquants. — Moutons et chameaux. . . . . 24

### III. — D'AIN-MAHDY A SAINT-CLOUD.

Chef d'escadrons. — Chez le Marabout. — Une mort subite. — Tranquillité. — Caravansérails. — Un petit congé. — Le colonel des Guides. — En frac. — A la table de l'Empereur. — Retour au désert. — Un coup d'épervier. — La bride sur le cou. . . . . 77

### IV. — AU M'ZAB.

Les Mozabites. — Mes tonnelets. — Marche joyeuse. — Un coup de caveçon. — Fausse manœuvre. — Un autographe. — Histoires